

...TEXTES

TEXTE DE PIERRE BURAGLIO août 2009

Carriéristes de tous pays : liquidez-vous. (Bombage sur un mur du XXe arrondissement de Paris.

Il ne s'agit ici (mais jamais sérieusement il ne le fut) question de formes et de couleurs "en un certain ordre assemblé". (1)

L'idéologie de l'Art pour l'Art, si vivace comme le Formalisme, ne sont que des impasses. L'Inspiration comme la Tour d'Ivoire, des clichés éculés.

Non : ce qui m'intéresse chez ces trois jeunes peintres : Claude Buraglio, Jo Brouillon, Franck Garcia - c'est leur posture. Ce sont les attitudes pratiques, matérielles qui investissent celle-ci. Précisément dans une société fondée sur l'égoïsme qui cherche par mille appâts à corrompre, à avilir.

Ces artistes, ces citoyens s'essayaient et réussissaient dans une certaine mesure à couper court avec l'individualisme - face dévoyée de l'individualité, à provoquer l'échange, la réciprocité.

Oui, leurs peintures collectives, leurs "cadavres exquis", pour reprendre la nomination surréaliste, bien que trop connotée idéologiquement et esthétiquement, leurs jeux triangulaires et jeux avec eux-mêmes dans les questions et réponses données à l'autre / aux autres, m'intéressent beaucoup.

Je rapprocherais cette pratique de l'improvisation collective qu'elle appartienne au New-Orleans ou au Free-jazz (2).

C'est aussi sans doute pour cela qu'elle me séduit, requiert mon intérêt, ainsi que l'économie de moyen recourus... Ce sont des toiles libres. Un faire simple et efficace une pauvreté au sens franciscain.

J'ai eu l'occasion de voir pour la première fois les travaux de Claude, Jo et Franck, réunis sous le titre "Carte blanche - traits noirs" à Langon, puis au Salon de Montrouge (où ceux-ci furent bien remarqués) et plus récemment pour le prix Antoine Marin à Arcueil, où je les parrainais. Mes premières bonnes impressions perdurent aujourd'hui.

Ils peignent. Ils ont donc compris que cette "survivance", (cet archaïsme pour certains) était plus que jamais vivant. Qu'il ne fallait pas essayer de rivaliser avec le développement ininterrompu de techniques. Simplement savoir s'annexer le nécessaire.

Reste le point crucial, plus déterminant que le "Comment ?" "le Pourquoi" de ces images, de ces signes de cette polysémie. Sur ces surfaces peintes des positions discordantes se manifestent c'est évident. La situation est ouverte, à chacun de s'y retrouver ou pas. Dans ce sens, je ne cacherai pas que telle image, tel signe porteur d'un discours, d'un développement inévitable suscitera ma probation ou au contraire m'amusera, sera m'émouvoir... Encore une fois la situation reste ouverte.

En manière de conclusion...

Remarqué au mois de juillet à Agrigente sur des calicots apposés à des balcons des maisons, à l'adresse du saint patron Calogero "Viva san Carlo" sur l'un. Et "Non noi rispettiamo San Calogero" (3)

TEXTE DE MARC PESSIONE, août 2009

Garcia, Brouillon, Buraglio, trois artistes peintre, trois univers différent, trois amis qui décide de faire quelque chose ensemble, d'essayer de faire une toile à six mains, essayer une association, une collaboration de technique mixte, faire à trois, oublier le solitaire de l'artiste dans son atelier.

Voilà comment commence en 2007 l'aventure collective du trio Aquitain.

Sans se gêner, ils remplissent chacun leur tour de grands formats de toile libre (d'environ 200 X 210 cm). Sans complexe, ils partagent, échangent, discutent des idées construisant une toile faite de leurs envies, émotion du moment, l'un apportant un trait, une figure, l'autre rajoutant sa touche, sa patte.

Dans ces échanges, ils découvrent au fur et à mesure ce que veut dire « le collectif », avec ses contraintes, ses doutes, la peur de ne pas être à la hauteur... Comme des musiciens qui se rassemblent pour faire un bœuf, ils se posent tous les trois, se lâche remplissant le blanc, sans prétention et avec une humilité presque naïve. Ils posent de la couleur, raconte une histoire, fabrique un univers, s'inspirant de texte de poèmes de tableau, ils se nourrissent et se documentent ajoutant une pierre à l'édifice, ils remplissent le blanc avec un plaisir enfantin, généreux et positif, l'émulation en étant presque au détriment de leurs travaux personnels. Début 2008, ils montrent pour la première fois les toiles agrafées aux Carmes de Langon et la mayonnaise prend de suite, les gens viennent et reviennent, se questionnent et s'intéressent à la démarche collective.

Le collectif serait-il contagieux ?

Sans aucun doute, il suscite un intérêt, de la curiosité et surtout, je pense une réelle envie de travailler de partager sans rivalité pour un résultat qui mérite pour le coup d'être vu.

TEXTE D'YVES BROCHARD

Texte paru dans le catalogue du 54ème Salon de Montrouge

Qu'en est-il de la pratique artistique collective aujourd'hui ? existe t'elle encore en un temps

vaguement désabusé quant à cette idée un peu utopique? D'abord redire que le XX ème siècle a connu toutes les formules possibles du travail à deux, trois, plusieurs... Cobra, GRAV, Support/Surface, Présence Panchounette, En avant comme avant... sont quelques uns des groupes qui ont vécu et puis ont disparu.

Si l'on prend l'exemple du Surréalisme, il y a eu à l'intérieur des pratiques individuelles, des expositions collectives dites de groupe puis des techniques mêlant plusieurs individus au sein de la même oeuvre,

le Cadavre exquis reste l'une de ces pratiques les plus souvent citées. Le travail de Claude Buraglio, Jo Brouillon, Franck Garcia part un peu de ce cadavre exquis mais il serait à visage découvert. Ils entament des séries basées sur un multiple de trois et sont donc chacun face à un travail au début, au milieu et à la fin.

Il n'y a pas de thématique imposée, de consigne, chacun est libre de rebondir, partir sur une autre piste. Le point commun, je le vois dans une peinture figurative, je

dirai à base essentiellement d'images, je pense que le mauvais choix serait de se demander ce que fait chacun et que le bon choix est effectivement de voir ce travail comme un. Je n'ai pas vraiment envie de savoir qui reprend ces photos "historiques",

cette imagerie politique des années glorieuses, Marx, Engels, M le Maudit, Les Beatles, Mickey, Ronnie, Mario... Parfois on essaie de comprendre, comment cette tête est venue se coller sur le corps de Picsou? Il y a des mots, ils sont souvent travaillés à l'envers (comme un effet de distanciation?) parfois presque comme un rébus: le titre de cette peinture en espagnol me dit "Tout n'est pas bleu dans le ciel" puis c'est la bataille de Georges... Ils vont peut-être prendre le même mode de travail pour élaborer désormais les titres des oeuvres. Devant leurs oeuvres, je pense à ce titre: "Hunger nach Bildern" que l'on peut traduire en français par "soif d'images", ce livre allemand des années 80 qui, justement montrait beaucoup de reproductions d'un groupe de Cologne "Mühlheimer Freiheit" (jeu de mot avec "Liberté de la poubelle").

Que pouvait-on (et que peut-on toujours!) apprendre des années 80? D'abord la "Dictature graphique" à travers le travail d'un collectif comme Bazooka Productions à leur grande époque dans "Un regard moderne". Puis, plus que jamais: ce qui reste la pratique artistique idéale, c'est encore et toujours la musique. Alors un premier souvenir dans le Londres punk des années 75, ce tract qui montrait deux tablatures de guitare et qui disait "voici un accord, un autre accord, maintenant fais un groupe!" puis, deuxième temps: à la fin des années 90, Tortoise arrive de Chicago pour leur concert parisien, un premier morceau... puis les musiciens se mettent à tourner et changent d'instrument, le bassiste devient batteur et ainsi de suite...

TEXTE DE CHRISTOPHE MASSÉ

Langon pour moi n'existe pas. Je me vois avec Patrick Roy et Pierre Mainard nous photographiant devant la librairie, il y a déjà si longtemps. Je ne pense jamais revenir à des endroits où je n'ai rencontré personne et ici l'institutrice est partie. Elle aurait certainement pu être rencontrée vraiment, car elle était chouette mais elle est partie et Langon est comme une rue dans les westerns spaghettis; elle ne m'aimante pas. Autant dire que la proposition de Franck, Claude et Joël sonnait un premier mai les cloches de mon muguet allergique. Le pique-nique dans la tradition des bords de fleuve avec des tas de denrées posées sur des plaids et des torchons fût une réussite. Déjeuner sur l'herbe, un plaisir rare à emporter avec les parfums des premières chaleurs intimes comme externes. Un teckel qui me fit me souvenir de la foune jusqu'aux larmes; le mien gardé si longtemps dans les plis de l'adolescence furibonde. Il y avait les uns et les autres; Vincent, François, Carine, Estelle, Emilia. Côté jardin: un beau soleil et des trous bleus dans un ciel strié de fumée crachée par les avions de ligne. Côté art: Franck Garcia tient ses promesses tues. Le seul peintre au monde à ne pas être orthographié correctement dans les

médias traditionnels présentent des oeuvres qui dégoulinent le strict minimum/essentiel de la classe. Un fantôme qui aurait compris tôt, que dessiner ne sert pas à grand chose et ne se conjugue pas avec savoir-faire. Des paysages de bras, de mains, d'oiseaux morts, de faciès verdâtres et sanguinolents en rupture avec la présence. Spectacle pour asticots le ventre vide et la soif de prendre en peinture des vapeurs de térébenthine comme on trempe son nez dans un ballon de rouge oxygène. Claude Buraglio possède un coup de crayon comme on se plaît à dire; elle couche sur le papier, la banane et le chapeau dans le même panier. Peau de marbre, couvre chef, galurin, pelure, et de grands tirages que le plexiglass porte en noblesse. C'est aussi un beau travail dans des gris séduisants quand la dextérité fait place au cri que l'on peut pousser dans les hautes herbes. Jo Brouillon n'est plus à présenter. C'est une plaie de zan et un sourire réglisse à la fois. JoB doit savoir que JOB avec un losange à la place du O sont en fait les initiales de Jean Bardou créateur d'un papier à cigarettes réputé. Le losange dans lequel se trouvait initialement les bandes sang sur fond or du drapeau catalan se transformèrent progressivement en O. Et dans l'esprit des gens, jusqu'à donner JOB (le fameux papier à consommer avec modération, fumer tue, femmes enceintes attention ! prostate et maladies cardio-jeunes s'abstenir etc..) JoBrouillon donne l'impression de recycler en permanence, tant sa production est importante comme ses jeunes mots d'humour sortis de sa barrique à idées. Il brille de ses feux, en virtuose propage le son de l'idée loin devant lui comme un ballon sur la moquette, pour le régal des yeux et le feel des oreilles. Les trois se sont réunis/confrontés sur une longue série de grandes toiles libres, pour ce jeu O combien pas évident du cadavre exquis et ont trouvé leur filon. Trésors dans les Carmes. Le mystère Buraglien flirtant avec les belles peaux Garciesque sur fond d'intrigue et de slogans Brouillonnaire.. Voici un pari osé et tenu qui nous dirige directement vers nos encyclopédies pour réviser Dada et d'autres, pour fouetter le cheval de sa mémoire et boire jusqu'à la lie, la crème et l'idée qu'en peinture aussi, en ce beau mois de mai... l'union fait la force et l'oignon la farce d'une belle quiche à savourer les fesses dans l'herbe.

Thanks à vous 3.

TEXTE DE GUY LABROUCHE

Pour l'exposition "Carte blanche - traits noirs"

L'exposition qui nous est proposée ici par Claude Buraglio, Jo Brouillon et Franck Garcia et un «multivers» de trois artistes qui ont voulu « jouer à fond » cet engagement jubilatoire et communautaire de la création comme l'ont fait autrefois les Dadaïstes, les Surréalistes, comme leurs «cadavres exquis» offerts en nourriture profanée à nos psychismes, nos esprits, nos cultures, confusément mêlés à nos sens, nos fantasmes, nos désirs, nos refoulements. Quelquefois, délices délictueux, inavoués, inavouables, dérangeants, mais partagés par des artistes et un public.

Pour cela, il faut une grande liberté, une grande honnêteté, une grande sincérité. Un artiste n'est artiste que lorsqu'il va se chercher au fond de lui-même, dans les limbes du réel, dans l'éther des sensations, voire, des réflexions. Un public aussi...

«La poésie commence quand Je est un autre !» disait Rimbaud.

Sans ce « connais-toi toi-même », pas d'être véritable ; a fortiori, pas de création. Parce que l'on vit comme l'on crée et que l'on crée comme l'on vit. Pour paraphraser Edgar Morin, nous pourrions dire que « ceux qui ne s'autogénèrent pas, s'autodétruisent ». À défaut d'audace créatrice authentique et d'engagement, tout, de nous, de notre vie, risque de n'être que succédané, ersatz...

Et c'est bien à cet engagement à la vie, à cet acte de vie, volontaire et partagé, que nous convient ces trois artistes. Claude Buraglio, Jo Brouillon, et Franck Garcia nous proposent un travail collectif de création qui n'ignore rien des travaux des Dadaïstes, de Hausmann, ou de la filiation qui existe entre eux et le Pop Art..., les Combine Paintings de Rauschenberg, les Nouveaux Réalistes, les Figurations Libre, Narrative et autres..., de l'engagement politique des Malassis, pour ne citer qu'eux. Pas plus qu'ils n'ignorent les Maîtres classiques ou les problèmes qu'ont soulevés les artistes de toutes époques sur la violence faite au corps, sur les récupérations politiques, sociétales de l'Art – sur la notion de pouvoir. Ce pouvoir, que d'aucuns s'approprient, que d'autres partagent, que d'autres encore nient.

L'expérience collective de Claude Buraglio, Jo Brouillon et Franck Garcia nous invite au partage, à... la communion. Il ne s'agit pas d'un désir d'anonymat des créateurs mais d'une convivialité respectueuse des désirs de chacun.

Claude Buraglio, dans le choix du noir et du blanc s'applique avec la même minutie qu'un Ernest Pignon Ernest à une représentation figurative, cependant, son intérêt pour Picabia reste également présent. Par une technique complexe et personnelle de la peinture à l'huile traitée comme... un fusain, elle rassemble d'un seul trait les références classiques que pourraient être Le Caravage ou Manet, Courbet avec le Pop Art et son propre travail lithographique. Les références culturelles (des photographies de Gerhard Riebicke aux affiches du Réalisme Socialiste...) signifient, avec discrétion, que le sujet de la peinture doit avoir du sens. L'image est univers aussi, qui n'est pas seule matière, laquelle peut être transcendée par l'intelligence, donc l'esprit.

Jo Brouillon, lui, triture l'image pour la faire parler plus. Ses compositions composites sont formées d'un vocabulaire qu'il faut décrypter, chaque image devenant mot et réciproquement. Il nous montre, dans une cacophonie non reniée, les chemins diffus de la construction « psychique » d'une image. Ce fatras, ce flux désordonné, inconscient, est pourtant l'origine des images, des mots que l'on perçoit. Fulgurances,

donc, insaisissables dans leurs détails. Il nous montre que peut-être ce que l'on nomme le réel n'est, en nous, qu'une perception diffuse d'apparences. Bosch, Basquiat ou Hybert ne le renieraient pas.

Franck Garcia dépèce les corps de sa peinture-matière. Sa réceptivité sensible et son acuité visuelle nous font voir ce que l'on ne voudrait pas savoir (ou montrer) de soi. La peinture lui sert de filtre révélateur. Son intérêt va au-delà de la calme et plate apparence des choses et des êtres, pour représenter ce qu'il y a de non-dit, de frayeur,

d'angoisse, d'horreur même, mais de celle qui fascine le regard. On pense à la « charogne infâme » de Baudelaire. Proche de l'expressionnisme de Nolde, Kirchner ou de Munch, on pense aussi à Goya, Bacon, Rustin ou Baselitz et Marlène Dumas.

Ces trois artistes, comme l'avaient fait Warhol, Clemente et Basquiat, se sont amusés, avec le plus grand sérieux, dans cet exercice difficile de la création à plusieurs, dans le domaine de la peinture, lieu privilégié de l'ego, justifié.

À une époque où le climat économique-politico-socio-culturel nous incite de plus en plus à un individualisme enfermant et déshumanisant, eux réagissent avec une ingénuité consciente, par une invitation au partage, dans un acte collectif et symbolique, affirmant par là que l'Art est tout à la fois dérisoire et nécessaire. Que par l'Art l'individualité peut être sublimée pour toucher au collectif et que le collectif, lorsqu'il est acceptation de l'autre, permet l'affirmation et la reconnaissance de l'individu.